

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre XLVII : « *Le C.N. et la CRB* ».

Nous attendions avec impatience des nouvelles de nos envoyés, quand un matin, de la direction imprévue de Berlin, arriva un télégramme de M. Gerard disant que le Gouvernement britannique consentait à laisser entrer des vivres en Belgique, à condition qu'ils fussent envoyés par l'Ambassade américaine de Londres à la Légation d'Amérique à Bruxelles. Nous attendîmes une semaine, puis nous reçûmes un paquet de télégrammes venus par La Haye, autre signe d'amélioration, montrant que les communications étaient rétablies entre La Haye et Anvers.

Un des télégrammes émanait de notre ambassadeur à Londres, le Docteur Page, et disait que, comme suite à ma demande, il avait prié M. Herbert Hoover d'organiser un comité pour réunir des fonds et acheter des vivres. Il y avait un télégramme de M. Hoover ; je ne le connaissais que comme l'Américain qui, à la tête d'un comité formé à Londres, avait aidé au rapatriement des

Américains submergés par le flot de la guerre. Sa réponse était sympathique et réconfortante. M. Hoover annonçait qu'il avait organisé le comité, ce qui mettrait immédiatement en mouvement le mécanisme nécessaire à l'achat et à l'expédition des vivres ; que l'organisation avait été appelée *The American Commission for Relief in Belgium* (La Commission américaine de secours en Belgique) ; qu'elle serait composée exclusivement d'Américains, et que, suivant la condition imposée par le Gouvernement britannique, les vivres me seraient adressés en ma qualité de ministre d'Amérique à Bruxelles, sous le pavillon américain. J'envoyai un télégramme exprimant la gratitude du peuple belge, du Comité national et la mienne pour cette généreuse réponse qui me causait personnellement une fierté patriotique, mais je demandai que mon ami et collègue le marquis de Villalobar fût nommé patron au même titre que moi et rappelai ses efforts pour la grande oeuvre : ce qui fut accordé.

Enfin, à ma grande joie, le baron Lambert revint de Londres, trop modeste quant au succès de sa mission. M. Heineman, qui s'était rendu en Hollande pour le même but, et M. Francqui

devaient rentrer à Bruxelles le même soir ; Gibson restait encore en Angleterre.

Alors M. Milliard K. Shaler, qui, plusieurs semaines auparavant, était allé acheter des vivres, nous rapporta des renseignements sur les difficultés presque insurmontables que nous devions rencontrer dans notre énorme entreprise, difficultés qui, si nous les avions prévues, auraient pu nous arrêter au départ. Nous étions encore dans l'état d'innocence, nous vivions en esprit dans cet Occident plein de raison et d'entr'aide que nous avions connu. Nous devions bientôt connaître un monde différent. Nous croyions que si nous trouvions assez de vivres pour passer l'hiver, nous serions au bout de nos peines.

Cependant, le samedi 3 octobre, arriva à la Légation un jeune Américain d'aspect sympathique, fraîchement diplômé de l'Université de Harvard, M. Edward Curtis, petit-fils de George William Curtis. Il venait de Rotterdam avec des lettres du capitaine Lucey annonçant l'arrivée du premier chargement de vivres. Il fut le bienvenu, ce jeune homme tranquille et maître de lui qui, premier représentant de la Commission en Belgique, devait être le dernier à quitter le pays

quand notre neutralité se changea plus tard en un état de guerre qui nous seyait beaucoup mieux. Je le revois, assis, ce matin d'automne, devant le petit feu de mon bureau et me souviens que je lui posai la question qui nous venait souvent aux lèvres :

- *Combien de temps la guerre va-t-elle durer ?*

Il leva les yeux vers moi

- *M. Hoover – hésita-t-il –, M. Hoover fait ses arrangements sur la base de trois ans.*

Trois ans ! Le mot de Kitchener. Était-ce possible ? La perspective me rendit songeur. Mais tout de même nous étions soulagés par la venue de Curtis, et les lumières qui scintillaient là-bas, au boulevard, nous semblèrent plus brillantes ce soir-là !

Nous avons éprouvé nos premières difficultés dans la tâche de nourrir les Belges, difficultés qui devaient nous harceler avec une persistance affolante. Trouver dix millions de dollars par mois, acheter des vivres sur les marchés les plus éloignés du monde, en Argentine, au Canada, en Amérique, trouver les moyens de transport sur des mers troublées et dangereuses, distribuer ces vivres à sept millions d'hommes dans un pays où le mécanisme de la vie courante était brisé, où les

moyens ordinaires de communication n'existaient plus, faire tout cela au milieu d'armées en bataille, la tâche eût semblé impossible quelques mois plus tôt. La C. R. B. comme nous appelâmes bientôt la *Commission for Relief in Belgium*, avait des bureaux à Londres, à New-York et à Rotterdam, elle allait en établir un à Bruxelles et une des premières difficultés consistait à coordonner ses relations avec le C. N., ainsi que nous appelâmes bientôt le Comité national. Suivant les conditions imposées par le Gouvernement britannique, les vivres devaient être consignés aux soins du ministre d'Amérique à Bruxelles et distribués sous sa surveillance. Il serait le témoin responsable du fait que les soldats allemands observaient strictement les garanties données par le feld-maréchal von der Goltz pacha, gouverneur général en Belgique. Mais le ministre d'Amérique, avec la meilleure volonté du monde, ne pouvait être partout à la fois ; il devait se faire représenter, et M. Hoover eut l'heureuse inspiration de s'assurer les services d'une quarantaine de jeunes Américains, en ce moment à l'Université d'Oxford, où ils s'étaient distingués en méritant les bourses d'études de Cecil Rhodes. Ils s'engagèrent volontairement pour le travail.

Il eût été difficile de créer une telle organisation même en temps de paix, quand chacun est bien disposé ; mais, outre le chaos provenant de la guerre, l'atmosphère était chargée de suspicions, de jalousies, de haine, d'envie, de toutes les passions inférieures déchaînées sur le monde et qui rendaient la tâche presque impossible.

Les garanties du pacha semblaient suffisamment claires jusqu'au moment où la formule magique « *Une nécessité militaire* » changea tout. Si l'on était assez borné pour ne pas comprendre la subtile différence introduite par cette phrase, on vous la répétait, comme si les raisons, à l'instar des canonnades, acquéraient de la force par réitération.. En ce qui concerne les vivres importés en Belgique par la C. R. B., pendant le temps que nous y restâmes, je dois dire que la garantie allemande fut respectée. Mais il y avait des difficultés secondaires ; on s'exécutait, mais jamais gracieusement ni largement. Quand les Allemands étaient justes, ils avaient l'air d'accorder une faveur et, quand ils accordaient une faveur, ils le faisaient avec un geste qui vous dispensait de toute gratitude. Notre droit de circuler, par exemple, n'était pas discuté, mais il semblait impossible d'obtenir des *Passierscheine*

qui, auprès des lourdes sentinelles, donnassent effectivement droit de passage. Les autorités hochaient la tête, haussaient les épaules et disaient : « *Ce sont les militaires !* »

Nous discutâmes cette question pendant des mois.

Un matin, le marquis vint me dire que nous n'aurions pas de *Passierschein* du tout ! Après une semaine de discussions irritantes, les *Passierscheine* furent promis. On les prépara, mais valables seulement pour certaines parties de la Belgique, avec cette réserve que notre essence de pétrole était sujette à réquisition ; le manteau des privilèges et des immunités diplomatiques se réduisait à un vêtement si léger qu'il nous aurait laissés finalement aussi nus que les autres mortels. Je répondis que si un tel *Passierschein* m'était envoyé, je le retournerais avec mes compliments.

Quelques jours après, nouveau changement ; Villalobar vit un spécimen du *Passierschein* et le trouva satisfaisant. Mais quand le document nous parvint, il nous permettait seulement de voyager en automobile à l'est d'une ligne allant de Mons à Anvers, dans le but d'inspecter le ravitaillement. Je

refusai de l'accepter et le marquis, quand on le lui présenta s'écria : « *Monsieur, je ne suis pas un marchand de farine !* »

A la fin cependant, après des télégrammes envoyés à Berlin, nous reçûmes des *Passierscheine* compatibles avec notre dignité et nos droits. Quand nous y lûmes l'autorisation de voyager en Belgique, où et comme nous voulions, Villalobar leva les yeux et dit :

- *Sans farine !*

Il ne manquait jamais de rappeler aux Allemands cette phrase malheureuse, permettant aux diplomates de voyager pour inspecter le ravitaillement.

- *Oh ! pour mes petites affaires je ne dérangerais pas un personnage aussi éminent que vous – dit-il le lendemain matin au baron von der Lancken qui lui demandait en quoi il pouvait le servir – moi, un pauvre petit boulanger !*

Et chaque matin, en sortant du quartier général, il disait à Conrad :

- *Je vous prie de présenter mes compliments au baron, en lui demandant combien de sacs de farine il veut avoir aujourd'hui.*

Le 5 novembre, après de nombreuses consultations, nous nous réunîmes enfin autour de la longue table de chêne de mon bureau, à la Légation d'Amérique et tînmes la première de ces séances qui devaient se répéter si souvent dans l'histoire du ravitaillement de la Belgique. Présents: le marquis de Villalobar. M. Solvay, M. Francqui, le baron Lambert et M. Emmanuel Janssen.

M. Francqui lut un projet qui exposait avec ordre et en détail toute l'organisation, d'abord de la C. R. B.. avec ses comités et sieges de Londres, New-York, Bruxelles et sa station maritime de Rotterdam, puis du C. N., avec son siège à Bruxelles et ses sous-comités dans chaque province et commune ; puis la partie financière de l'entreprise, réglée, je crois, par M. Heineman et le Geheimrat Kaufmann. Ainsi, au prix de lents efforts et de peines infinies, l'édifice était debout. Entreprise présomptueuse comme la Tour de Babel ! Il y régnait la même confusion des langues, provoquant des malentendus et des frictions ; puis les animosités habituelles pour des questions de préséance, de respect, d'influence.

On eut des ennuis avec les entêtés bateliers hollandais (dont quatre m'intentèrent

personnellement des procès) ; des complications déroutantes au sujet des connaissances. Et quand toutes ces difficultés furent aplanies, la presse d'Angleterre et d'Amérique répandit le bruit que les vivres envoyés seraient confisqués par les troupes allemandes, ce qui faillit ruiner l'oeuvre ! Si cette grande organisation, la seule oeuvre constructive qui restât dans le monde, atteignit son degré de perfection, c'est grâce à l'union d'intelligences et de volontés aussi efficaces que celles d'Émile Francqui et d'Herbert C. Hoover, bien que chacun des autres collaborateurs fournît sa part de capacité, de patience et de bonne volonté. Mais tant de peines et d'efforts furent compensés quand, un soir, un télégramme de Rotterdam nous annonça qu'un chargement de grain était parti pour Liège, par les soins du capitaine Sutherland, attaché militaire à La Haye, et quand nous pûmes dire que les vivres arrivaient enfin en Belgique !

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Le C.N. (Comité national de secours et d'alimentation) et la C.R.B. (Commission for relief in Belgium)* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XLVII (1914) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 142-148. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **54** (« *The C.N. and the C.R.B.* »), volume 1, pages 234-242, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2054.pdf>

Il est à noter que les chapitres originels **12** (« *The naïvetés of History* » ; volume 1, pages 43-45), **24** (« *Richard Harding Davis* » ; pages 96-99) **32** (« *Tamines* » ; pages 138-141), **33** (« *Man hat geschossen* » ; pages 141-143), **39** (« *The adventure of*

the duchess » ; pages 177-180), 43 (« *Ruined Louvain* » ; pages 193-194), 53 (« *Reflections* » ; pages 230-234), n'ont pas été traduits (ou ont été « *fondus* ») en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19141017%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141017%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

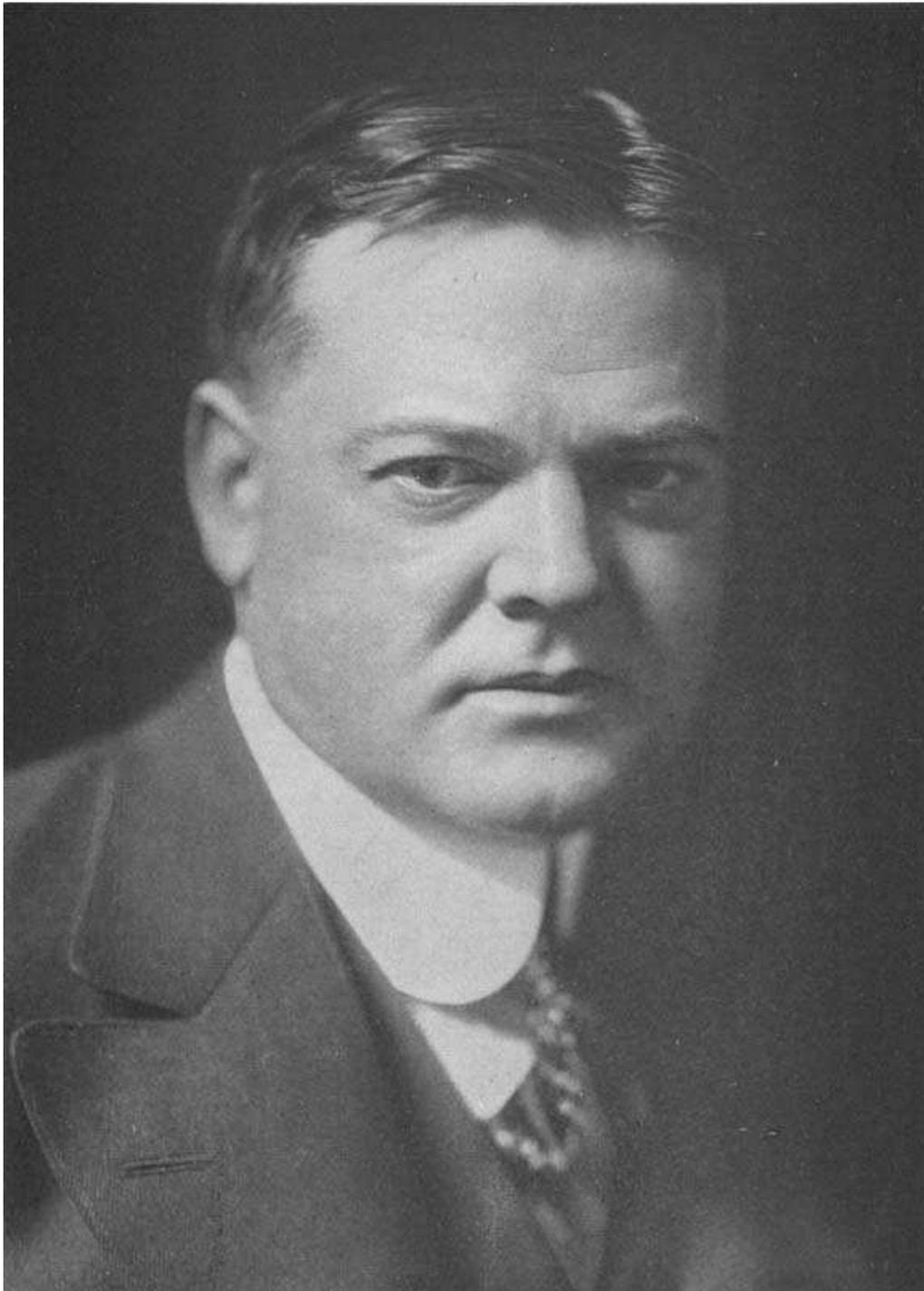
<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de **Hugh GIBSON**, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



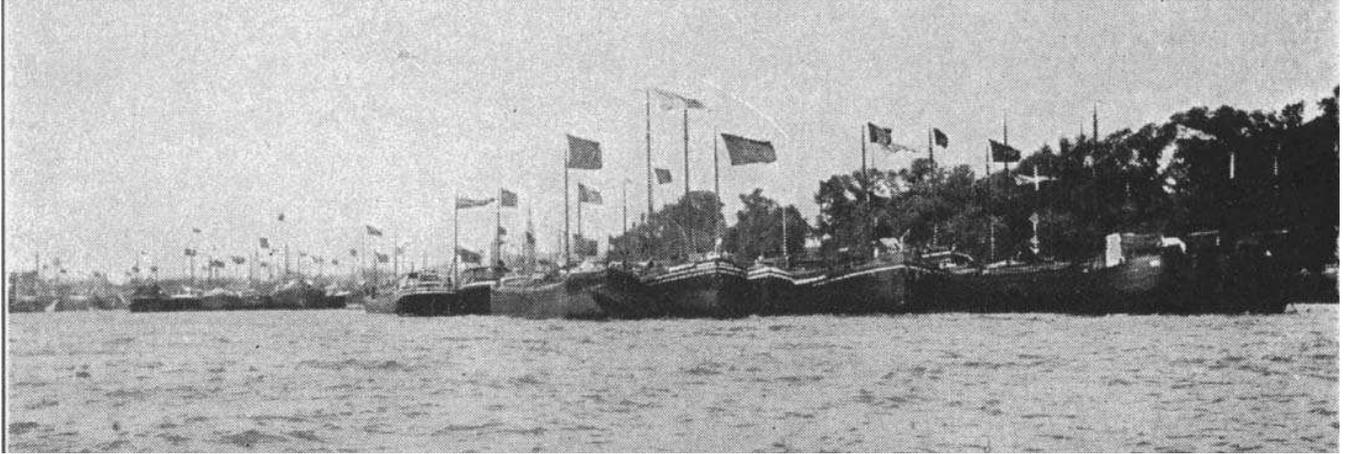
Herbert C. Hoover



A Belgian relief ship at Rotterdam



Barges of the Commission for Relief in Belgium leaving Rotterdam with cargoes of food



Barges of the Commission for Relief in Belgium leaving Rotterdam with cargoes of food



Rotterdam office of the Commission for Relief in Belgium